



CH. GAILDRAU

Isabelle tomba aux pieds de son père. — Page 150.

tranchise, parce qu'il est l'homme du monde le moins porté à feindre. C'était, du moins, pur hasard de mon côté, — car j'ignorais qu'il cherchât à me voir aujourd'hui.

— Mais vous vous êtes vus? dit le prince en adoucissant la voix, et d'un ton qui dénotait combien il était heureux de la droiture de sa fille.

— Nous nous sommes vus, cher père, répondit Isabelle en essuyant une larme, et nous nous sommes séparés, peut-être, ajouta-t-elle en tremblant, pour ne plus jamais nous revoir. Oh! ne soyez pas fâché contre lui ni contre moi, et surtout pas contre lui!

— Non, nous ne lui en voulons pas, mon enfant, dit la princesse de Castelcicala, et, pour ma part, j'aurais désiré que monsieur Markham vint nous faire ses adieux; mais peut-être vous écrira-t-il?

— Je n'ai pu lui refuser cette consolation, murmura Isabelle en rougissant et en baissant les yeux; oh non! je ne le pouvais pas, et maintenant, mes chers parents, vous savez tout. Si j'ai fait mal, j'en suis profondément fâchée, — mais ma conscience me dit que je n'ai pas manqué au respect et à l'amour que je vous dois.

Le prince ne répliqua rien, mais l'expression de son visage n'était pas sévère, et la princesse de Castelcicala embrassa sa fille affectueusement.

Dès ce moment, il y eut au château trois cœurs pleins d'inquiétude, car la famille exilée prenait le plus grand intérêt aux résultats de l'expédition de Castelcicala. Qui peut dépeindre le désappointement avec lequel les nouvelles de la fatale affaire d'Ossore furent reçues à la fin de novembre? Le prince et la princesse virent, dans cette défaite, un coup

sérieux porté à leur cause dans le duché, d'autant plus qu'elle était faite pour donner aux partisans du grand-duc une excuse pour jeter l'opprobre sur le nom d'Alberto, qu'ils ne manqueraient pas de désigner comme l'instigateur de l'invasion. Isabelle était affectée du mystère qui, à cette époque, enveloppait le sort de Richard. Plusieurs jours se passèrent dans d'horribles inquiétudes, les couleurs abandonnaient les joues de la jeune fille, et son visage se couvrait d'une expression de profonde mélancolie. Cette terrible incertitude sur le sort de Richard n'était pas la seule cause d'affliction qu'elle dût éprouver. Son père fut si affecté de l'insuccès de l'expédition et des maux qu'il croyait en être le résultat pour ses propres intérêts, qu'il tomba malade et fut bientôt forcé de garder le lit.

Avec quelle assiduité la jeune fille le soigna alors!

Le prince devint irritable, et alla même jusqu'à reprocher à sa fille de trembler pour celui qui, disait-il, avait aidé à perdre la cause constitutionnelle, cause qui aurait pu triompher avec le temps sans cette horrible catastrophe.

Mais Isabelle supportait tous ses reproches et toutes ses plaintes sans murmurer, et plus son père se montrait dur pour elle, plus elle redoublait d'attentions.

La jeune fille trouvait quelques consolations dans la bonté de sa mère; mais ce n'était, malgré tout, qu'avec difficulté qu'elle pouvait supporter l'anxiété qu'elle éprouvait au sujet de son amour.

Cependant, une semaine environ après le jour où elle avait reçu la fatale nouvelle de la bataille d'Ossore, Whittingham se pré-

sentait au château et remit à Isabelle une lettre de Richard.

— Il vit! il vit!... furent les premières paroles d'espoir et de bonheur que prononça la jeune fille. Dieu soit loué! il vit...

Mais la joie d'Isabelle fut de courte durée, car elle vit au ton réservé de la lettre et à l'omission de la signature que son fiancé courait encore quelque danger.

Néanmoins, où il y a vie, il y a espoir, comme dit le proverbe, et, quelque peu consolée par cette conviction, elle fut moins malheureuse que précédemment.

Ensuite vint une autre période d'incertitude.

Enfin, et après environ trois semaines d'attente, la princesse Isabelle reçut une lettre du signor Viviani, dont nos lecteurs connaissent déjà le contenu; ils se souviendront qu'elle n'était pas faite pour rassurer la jeune fille sur le sort de Richard. Il est vrai qu'elle apprenait qu'il était arrivé sain et sauf à Pinalla, où il se trouvait entouré d'amis, mais des craintes vagues et poignantes s'élevaient de ce qu'il n'avait pas pu écrire lui-même.

Alors il y eut encore un intervalle de silence; mais il fut tout à coup rompu d'une manière bien faite pour ranimer les espérances qu'Isabelle avait entretenues autrefois sur l'élévation future de Richard Markham.

Le 16 janvier, les nouvelles du glorieux exploit d'Estella arrivèrent à la demeure de l'exilé et inspirèrent à la jeune princesse l'admiration la plus enthousiaste pour celui qu'elle aimait si tendrement et dont elle avait toujours pensé tant de bien.

— Oh! pourquoi suis-je retenu sur ce lit de douleur? dit le prince quand on lui lut la lettre du signor Viviani, dans laquelle cet